

Jean Léo Léonard (UMR 7018, Paris 3-CNRS)¹

En hommage à Thomas Smith-Stark

La Mésoamérique : une « aire linguistique » ?

1. Introduction

A la différence de la *linguistique génétique*, qui établit les parentés et la classification des langues, la *linguistique aréale* étudie les phénomènes de co-évolution de langues dans des régions où les communautés humaines sont en contact intense. Autrement dit, la linguistique aréale s'intéresse aux *convergences* et aux *affinités* entre langues génétiquement différentes mais typologiquement semblables, en contact dans une région ou dans une aire culturelle – une telle convergence est alors appelée *Sprachbund* ou « union de langues », « aire de convergence structurale ». Ce concept de la linguistique de contact, le *Sprachbund*, se réfère à un bassin de langues en contact, dont les différences héritées sont transcendées par des convergences acquises par des processus de symbiose ou de métissage culturel (par le plurilinguisme des populations) ou de diffusion (échanges techniques, idéologiques, commerciaux, prestige d'élites dominantes ou d'une culture influente). La Mésoamérique est considérée en termes de linguistique aréale comme l'une de ces *unions de langues* les plus solides, encore plus probante que le célèbre « *Sprachbund* balkanique » – on appelle ainsi la convergence de structures entre des langues de sous-familles indo-européennes observable dans les Balkans. Ces convergences réunissent des langues aussi différentes, sur le plan généalogique, en termes de « familles et sous-familles de langues », que le roumain (langue romane), le bulgare (langue slave) l'albanais et le grec – ces deux dernières langues représentent chacune une sous-branche de l'arbre généalogique des langues indo-européennes. Lorsque des traits sont partagés entre ces quatre langues ou entre au moins trois, comme la suffixation du déterminant (*chien-le, maison-la* pour « le chien », « la maison »), on parle de *balkanismes primaires*. Lorsque les traits sont partagés en outre avec des langues à la périphérie de ce « groupe des quatre », comme le serbo-croate ou le slovène (langues slaves), le hongrois (langue finno-ougrienne) et le turc (langue altaïque), on parle de *balkanismes secondaires*. On voit donc qu'une logique de cercles concentriques préside à cette vision de la convergence par contact dans un bassin de langues.

Paul Gendrop et Doris Heyden rappellent que les limites de la Mésoamérique précolombienne « s'étendaient, au nord du fleuve oriental Panuco à l'occidentale Sinaloa etn au sud, de l'estuaire de Motagua, dans l'actuel Honduras, au golfe de Nicoya » (Gendrop & Heyden 1994 : 5). On doit le concept de Mésoamérique fondée sur un complexe de traits culturels au philosophe Paul Kirchhoff (1900-1972), dans une logique héritée de l'idéalisme allemand et de la démarche positiviste consistant à définir des entités historiques et culturelles sur la base d'un ensemble de traits structurels observables : complexes monumentaux

¹ Avec la collaboration de Vittorio dell'Aquila (Université de Vaasa et CELE), qui a réalisé un travail d'ingénierie cartographique sans lequel ni la présentation orale de cette communication, ni la conception du présent article n'auraient été possibles. L'espace a cependant manqué pour inclure ces cartes, par souci d'économie. Une version présentant de manière détaillée les arguments et les formes linguistiques, initialement rédigée mais entièrement remaniée ici à l'attention d'un public plus large, paraîtra ultérieurement pour le public spécialisé. La présente version en est une réécriture destinée à un plus large public.

(pyramides à degrés), revêtements en stuc, jeu de pelote, *chinampas*, numération, iconographie et glyphes, système calendaire, codex, etc. (Gendrop. & Heyden, *ibidem*).

La région du monde qui nous intéresse ici – la Mésoamérique – présente une particularité de taille : alors que l'Europe n'a que deux réseaux génétiques (ou « familles » de langues²) et un isolat, le basque ; que l'Afrique ne compte pas plus de quatre grands réseaux génétiques (afro-asiatique, niger-congo, nilo-saharien, khoïsan), la Mésoamérique compte au moins cinq réseaux génétiques (uto-aztécane, totonac, otomangue, mixe-zoque, maya), et entre trois (huave ou ikoots, tarasque ou purepecha, tequistlatec) et cinq isolats (en ajoutant le cuitlatec et peut-être le xinca aux trois précédents), selon les spécialistes.

Les causes susceptibles d'expliquer cette diversité, bien que relevant de la pure conjecture, tiennent à la fois à des conditions géographiques exceptionnelles de cette région du monde (à la fois goulet isthmique et vaste plateforme de reliefs accidentés offrant un vaste éventail de microclimats en situation de cloisonnement ou en relation d'interdépendance), et à la forte attractivité de cet espace intercontinental en tant que foyer précoce de développement d'une forme florissante d'agriculture par l'association du maïs, de la courge, du haricot et du piment. A la différence des sociétés eurasiatiques et africaines, ce foyer agricole ne s'est pas associé à une composante pastorale. Le premier facteur, l'exiguïté et le cloisonnement orographique, explique que des bassins de langues en relation d'affinités, ont connu une expansion indéfiniment fragmentée (cf. le groupe otomangue, en particulier, mais aussi l'uto-aztécane dans son articulation entre Aridamérique et Mésoamérique). Le deuxième facteur, l'attractivité du foyer de civilisation agricole, a sans doute joué un rôle dans l'implantation d'isolats linguistiques, dont l'axe de migration reste sujet à discussion (par exemple, on suppose une migration nord-sud pour le chontal de Oaxaca ou tequistlatec, pour autant qu'on accepte la filiation hokane de cet isolat). Mais certains isolats résistent si bien à toute affiliation, comme dans le cas du tarasque ou purepecha au nord-ouest de la Mésoamérique, qu'il est hasardeux de retracer les circuits de « l'intrusion » en contexte mésoaméricain. Quoiqu'il en soit, c'est à la fois la forme dynamique de couloir intercontinental et le cloisonnement, la fractalité du relief, alliés à une longue durée des implantations pour des groupes comme l'otomangue et le mixe-zoque, qui expliquent encore le mieux cette diversité des langues, réparties sur tout l'éventail des altitudes d'une vaste corniche isthmique comparable à l'arrière-pays génois – avec des altitudes littéralement alpines par endroits.

En ce qui concerne l'hypothèse d'un Sprachbund mésoaméricain, corrélé à l'aire culturelle de Kirchhoff, un intense *contact* interculturel sur une longue durée expliquerait la convergence aréale massive de plus d'une centaine de langues réparties entre une dizaine de groupes – ou « familles » – linguistiques précolombiens (totonac, uto-aztécane, otomangue, maya, mixe-zoque...) et d'isolats (huave ou ikoots, tequistlatec ou chontal de Oaxaca, purepecha ou tarasque, cuitlatec aujourd'hui éteint) génétiquement différents sur le plan de la structure linguistique.

Du point de vue archéologique, la périodisation de cette région, très différente de la stratification européenne, se décrit dans les grandes lignes comme suit : 1) paléo-indien 20 000-7 000 av. J.C, 2) archaïque (-7000 à -4000), formatif (culture du maïs et apparition de

² Nous écrivons « parenté » linguistique et « familles » de langues avec des guillemets, afin de signaler qu'il s'agit de métaphores avec lesquels nous souhaitons prendre des distances. Les langues ne sont en effet pas des organismes vivants, et ne sont d'ailleurs guère comparables à des organismes vivants, dont elles diffèrent par leur forme sémiotique. Une *forme sémiotique* (autrement dit, relevant du signe et des systèmes de signes) est par définition arbitraire, conventionnelle, articulable et associable en fonction de contraintes cognitives, et non pas biologiques – que la cognition soit le produit de l'organisation biologique est un autre problème. La labilité des systèmes sémiotiques – en dépit de leur très haut degré d'organisation, notamment en ce qui concerne les langues –, leur disposition au changement, à l'ajustement, à la motivation et à la remotivation, à l'interprétation, rendent les conditions d'« évolution » linguistique *a priori* très différentes de celles connues dans l'évolution biologique.

la céramique -4000 à -1600) et 3) préclassique (-1600 à + 400). La transition du paléolithique s'est effectuée à partir d'un néolithique local (culture du Golfe du Mexique), non intrusif à la différence de l'Europe, qui devint rapidement un foyer rayonnant sur toute la Mésoamérique lors du préclassique, dominé par la culture olmèque (terme aztèque en rapport avec l'hévéa, présent dans cette région), caractérisée par une première période d'unification culturelle et de superposition d'une élite dominante, d'origine mixe-zoque (Campbell & Kaufman 1976). Se déroulent ensuite les périodes du classique (500 à 900 après J.C.) et du postclassique (900 à 1520 après J.C.), qui impriment deux grandes tendances à cette région de contacts entre langues, cultures et pouvoirs politiques : 1) au classique, la montée en puissance de trois foyers culturels (vallée de Mexico et plateau central, vallée de Oaxaca, basses terres mayas) correspondant à trois ensembles linguistiques : totonaque et probablement nahua ou prénahua à Teotihuacán, zapotèque, maya cholán et yucatèque ; 2) au post-classique, l'empire aztèque et la superposition d'une élite dominante nahua dans toute la Mésoamérique, l'intrusion et la superposition de cultures périphériques comme la composante mixtèque en Oaxaca, qui vient supplanter le pouvoir zapotèque.

La question se pose pourtant de savoir si la Mésoamérique est ou n'est pas une aire de contact de langues dans la longue durée. Je tenterai ici de démêler les processus et les phases de cette *aire linguistique* à partir d'indices tirés d'un champ exploratoire périphérique (la diffusion lexicale des adstrats), sur la base d'une étude de cas (les adstrats en domaine maya). On insistera, au-delà des processus macroscopiques de contact en termes de *superposition*, *rayonnement*, *implantation* et *importation* (Klinkenberg 1997 : 304-307), ou en termes de cercles concentriques, sur la connexité et les *relais du contact* selon un modèle de chaînes ou de nexi (*nexus* = nœud d'un réseau de connexions). Une approche en termes de *trame* et de *réticularité*³ – autrement dit, de *maillage complexe* – plutôt qu'en termes de *stratification* du contact permettra de mettre le *Sprachbund mésoaméricain* en perspective, et d'en mieux décrire et en expliquer la structure, mais aussi, d'en discuter, voire d'en falsifier les prémisses. Récemment, Wichmann, Beliaev & Daveltshin (2008) ont proposé une synthèse nuancée et critique sur la question de l'incidence de la culture olmèque sur le contact entre langues mésoaméricaines. On trouve dans Wichmann 1998 une révision critique d'un article fondamental de Lyle Campbell et de Terrence Kaufman (1976) qui tentait de démontrer que la présence massive, selon ces deux éminents linguistes mésoamérindianistes, d'emprunts lexicaux provenant des langues mixe-zoque, était un argument de poids en faveur d'une origine mixe-zoque des Olmèques. La grande culture-mère mésoaméricaine, ou culture olmèque du préclassique, avait enfin trouvé une langue ou une famille de langues au sein de la grande polyphonie mésoaméricaine. Or Wichmann (1998) réfute la nature mixe-zoque de nombre de ces emprunts, et avance des arguments en faveur d'une diffusion d'emprunts (pré)nahuas à partir de Teotihuacán au classique, ainsi que de diffusion de mots issus des langues otomangues (notamment les langues popolocanes, comme le mazatec) ou des langues mayas, pour certains éléments importants de ce que Campbell & Kaufman considéraient comme relevant de l'adstrat⁴ mixe-zoque d'origine olmèque ou épi-olmèque. Selon

³ *Réticularité* < *réticulaire* = en forme de *réseau*, ou qui suit une logique de *réseau*, reliant des entités par des liens dans un espace donné, en fonction de contraintes qui régulent les interactions, cf. Mercklé 2004 pour une synthèse récente des applications de la notion de *réseau* aux sociétés.

⁴ La théorie du contact de langues distingue trois termes fondamentaux, en termes de couches, ou de strates de contact : l'adstrat (ad+strat), qui est la couche venant d'à côté, le substrat (sub+strat) ou couche recouverte et superstrat (super+strat) ou couche couvrante. Par exemple, dans l'histoire du français, les emprunts scandinaves dans la terminologie maritime relèvent de l'adstrat, ainsi que les emprunts au grec dans la terminologie philosophique. Le gaulois assimilé par le latin et les vestiges de vocabulaire gaulois en français (braies, claie, etc.) constituent un substrat, tandis que les emprunts franciques (germanique occidental) de la terminologie militaire médiévale relèvent d'un superstrat. Comme ces exemples le montrent, ces strates correspondent à des périodes de contact culturel bien précises. Il en va de même en Mésoamérique, où l'hypothèse de Campbell &

Wichmann 1995 et 1998, la plupart des formes mixe-zoque qui se sont diffusées dans les langues mésoaméricaines relèvent d'une strate tardive de ce groupe, les emprunts étant dus tantôt à des langues de la branche mixe, tantôt à des langues de la branche zoque. Ces deux branches auraient elles-mêmes échangé et emprunté aussi bien aux langues otomangues qu'au nahuatl (langue des Nahuas, ou Aztèques). Un point de vue par conséquent bien plus nuancé, multilatéral et réticulaire que celui défendu dans Campbell & Kaufman 1976, qui identifie le mixe-zoque à la culture olmèque du préclassique sur la base des emprunts lexicaux (adstrat mixe-zoque) dans les autres langues mésoaméricaines. Un ouvrage récent, très pédagogique et documenté de Caterina Magni sur les Olmèques (Magni 2003), a l'avantage de ne pas occulter le caractère en partie mythique de ce construit qu'est la « culture-mère » olmèque. D'autant plus qu'il convient de distinguer deux acceptions du terme, du point de vue archéologique : l'aire culturelle stratigraphiée du Golfe du Mexique, nettement délimitée par des sites comme San Lorenzo (1200-900 av. JC), La Venta (900-400 av. JC) d'une part, et une stylisation olmèque ou olmécoïde, bien plus étendue d'autre part (Wichmann 1998 : 316). C'est là toute la différence entre *implantation* et *rayonnement*, en termes d'une théorie de la diffusion (Klinkenberg *ibid.*). A cela s'ajoute la question des élites dominantes toujours délicate à décrypter à partir d'indices archéologiques, qui relève de la *superposition*. Le style olmèque est d'autant plus répandu en Mésoamérique qu'il a pu faire l'objet d'*importations* sporadiques ou endémiques dans l'espace Mésoaméricain, voire au-delà.

Je me livrerai dans ce qui va suivre à un travail de démontage et remontage de l'hypothèse de l'existence d'un Sprachbund mésoaméricain. Si un *Sprachbund* se définit comme une région du monde où les langues de familles différentes finissent par se ressembler comme si elles étaient de la même famille à force d'être en contact étroit sur une longue durée, la Mésoamérique est-elle un *Sprachbund*, à la manière des Balkans, ou relève-t-elle d'un autre construit exploratoire fertile pour la recherche (un construit *heuristique*), à savoir une *aire de maillage complexe* ? Pour ce faire, j'analyserai dans un premier temps un échantillon important et représentatif de la matrice de Campbell, Kaufman & Smith-Stark (1986), afin d'en valider la solidité en termes de preuve. Je montrerai que cette matrice de traits convergents a principalement deux défauts qui en affaiblissent la valeur de vérité : d'une part, trop de lacunes, notamment pour les langues mixe-zoque, que deux des trois auteurs ont proposé dix ans plus tôt comme candidates au titre de langues de la culture olmèque, d'autre part, trop de traits relevant plutôt de tendances universelles ou typologiques (cf. diagnostic, tableau 3 infra), et par conséquent davantage *endémiques* (c'est-à-dire apparaissant çà et là sans qu'on puisse parler de diffusion à partir d'un centre) qu'*épidémiques* (se diffusant largement à partir d'un centre). Dans un deuxième temps, je proposerai une approche moins ambitieuse du contact de langues dans cette région du monde, mais qui ouvre des perspectives de recherche non moins intéressantes : l'analyse multilatérale de la dynamique spatiale des adstrats d'importantes langues mésoaméricaines de contact (mixe-zoque et nahuatl) au sein de cette grande famille de langues à la périphérie sud-orientale du grand bassin de langues mésoaméricain que forment les langues mayas. La finalité de cette confrontation de la matrice positiviste de traits structuraux censée fonder le Sprachbund avec la mosaïque des adstrats dans les langues mayas sera de mettre en valeur la *trame* des contacts : plutôt que de grandes vagues ou ondes se diffusant dans l'espace par à-coups à partir d'un centre dominant ou influent, ce sont des échanges tricotés de proche en proche, selon un modèle de chaînes et de relais multilatéraux, qui caractérisent le contact entre langues, qu'elles soient hautement

Kaufman 1976 présuppose que ce seraient les peuples parlant des langues mixe-zoque qui auraient développé et diffusé l'agriculture et l'essentiel des traits culturels précolombiens attribués à la « culture-mère » olmèque (cités-Etats, pyramides à paliers, iconographie, symbolique du jaguar et de l'enfant-jaguar, culte de la pluie, rites sacrificiels, etc.).

différenciées (familles de langues différentes) ou proches (continuum dialectal, relations internes à une famille de langues),.

2. Limites de l'approche cumulative

La Mésoamérique septentrionale et centrale se prête particulièrement bien à l'approche corrélationniste, qui met en équation des régions (ou *aires*) linguistiques et des régions culturelles, en confrontant les savoirs des linguistes et les savoirs des archéologues ou des anthropologues. On devine les enjeux épistémologiques d'une critique du Sprachbund pour la recherche interdisciplinaire : vitalisme contre co-évolution, positivisme contre réflexivité et confrontation dialectique d'un modèle de diffusion en ondes transcendant des arborescences génétiques (les familles de langues) avec une approche relevant d'un modèle de chaînes. Or, dans un espace aussi riche en sites archéologiques précolombiens et en données anthropologiques, la tentation est grande d'opérer des recoupements entre aires culturelles et aires linguistiques au gré des convergences apparentes, avec le risque de circularité⁵ qu'implique un terrain qui fournit une pléthore d'indices potentiels de tous ordres : iconographie, monumentalisme des cités-Etats, systèmes d'irrigation, codes, codex et systèmes d'écriture glyphique, habitat, etc. Il est aisé d'expliquer un grand nombre de phénomènes par le rayonnement olmèque au préclassique, ou celui de Teotihuacán au classique. La superposition aztèque au postclassique, avec son alliance mixtèque au sud, les confédérations de peuples (Mixe-Zoque, Otomangue Zapotec ou Mixtec, Nahuas et Chichimecas, etc.), les systèmes d'alliance militaire, commerciale ou matrimoniales, se prêtent à une foule d'interprétations aréalistes de tout phénomène de convergence. Le tissu de traces archéologiques est si dense que les corrélations en sont rendues labiles, débouchant sur une logique cumulative aboutissant à des complexes de traits structurels corrélables à l'envi. De même que l'on a parlé d'une « forêt de rois » (Schele & Freidel 1990) et de cités-Etats pour la Mésoamérique maya, on pourrait parler d'une forêt d'indices aréaux de toutes sortes. Les risques de spéculation sont grands, d'autant plus que la géographie des langues a été bouleversée par la « Conquête », la Colonie et les réformes « libérales » du 19^e siècle⁶, aujourd'hui par les flux migratoires et l'échange inégal postcolonial. Aujourd'hui encore, les langues mésoaméricaines, loin de n'être que résiduelles, même si elles ont reculé dans nombre de territoires où elles étaient parlées à l'époque précolombienne et malgré une indéniable dérive assimilationniste sous la pression de l'espagnol, sont encore en usage, et font l'objet d'une défense et d'un aménagement de la part des communautés autochtones. On compte actuellement par exemple près de huit millions de Mayas, répartis entre le Mexique, le Guatemala et le Belize, parlant une trentaine de langues, dont les organisations civiles et les élites constituent un contre-pouvoir important aux hégémonies transnationales et aux exactions environnementales soutenues par des groupes de pression ou des régimes politiques autoritaires. Les enjeux de la définition de la Mésoamérique dans l'histoire et dans le monde

⁵ Circularité est, en épistémologie, un terme élégant pour définir un raisonnement qui fonctionne en cercle fermé, selon la logique du « serpent qui se mord la queue ».

⁶ Une fois indépendants, les pays d'Amérique centrale et méridionale ont connu des régimes dits « libéraux », dans le cadre de républiques. Par un mélange de principes contradictoires hérités des Lumières et de la Révolution française et de conservatisme économique et politique, favorisant les oligarchies terriennes et industrielles ainsi qu'une stricte ségrégation entre métis et indigènes, les compromis de la période coloniale ont été rompus : ainsi, les rares régions autonomes indigènes comme celle des Yaquis du nord-ouest du Mexique furent abolies, le régime de protection de certaines terres indiennes concédées par la Couronne d'Espagne fut abandonné, et les populations paysannes dispersées ou condamnées à se relocaliser. Les changements de l'ère dite « libérale », comme aujourd'hui ceux de l'ère néolibérale, qui remet en question nombre d'accords constitutionnels sur la propriété indienne des terres, ont eu des conséquences massives sur la répartition géographique des peuples mésoaméricains.

contemporain ne sont donc en rien anodins, bien que cette question dépasse les limites et les objectifs de la présente synthèse critique.

2.1. Approche matricielle de l'Aire de Convergence Structurale mésoaméricaine

Les tableaux 1 et 2, extraits d'une contribution incontournable sur la question du Sprachbund mésoaméricain (Campbell, Kaufman & Smith-Stark 1986 : 556-557) composent les deux faces d'une seule matrice. Dans le tableau 1, dix traits morphosyntaxiques sont repris à la matrice de 31 Traits Structurels (TS) proposée par ces trois auteurs. Nous avons remplacé les blancs par des points d'interrogation, afin de ne pas faire abstraction des lacunes empiriques qui affaiblissent nécessairement une telle synthèse⁷. Le premier trait structural (TS 1) concerne la détermination par possession nominale (« la maison de l'homme » réalisé comme « sa maison l'homme »). Le second (TS 2) relève de la structure et du fonctionnement des prépositions et des postpositions, qui prennent souvent la forme de suffixes relationnels : des noms accordés avec la personne sujet (par exemple « je-face-vers » = « en face de moi »). Le troisième (TS 3) concerne le système de numération vigésimale, ou numération à base vingt, comme en français (quatre-vingt = 4×20 , quatre-vingt dix = $4 \times 20 + 10$). Le quatrième (TS 4) décrit l'ordre des mots canonique (S = Sujet, V = Verbe, O = Objet, ex. *Marie voit Jean* = ordre SVO, *Marie Jean voit* = ordre SOV, etc.). Le cinquième (TS 5) correspond à la possession inaliénable des termes relatifs aux parties du corps et à la parenté (dans ces langues, on ne peut dire « main », « jambe », « père », « mère », sans indiquer le possesseur : *ma main*, *ma jambe*, *mon père*, *ma mère*). Le sixième (TS 6) concerne les formes locatives (*en*, *dans*, *sur*, *vers*, *venant de*, *allant à*, etc.) dérivées de termes désignant des parties du corps. Le septième (TS 7) est solidaire du cinquième, puisqu'il s'agit de l'existence d'affixes dits d'*absolutif*, qui doivent obligatoirement accorder les formes d'inaliénables non possédées (par exemple, sachant que *suf.* = suffixe, ces langues fléchiront ainsi les parties du corps et les termes de parenté : *main-suf.*, *jambe-suf.*, *père-suf.*, *mère-suf.*, contre *ma main*, *ma jambe*, *mon père*, *ma mère*, etc.). Le huitième trait structural (TS 8) indique l'absence ou présence seulement ponctuelle (de temps en temps, de manière plus ou moins optionnelle) de marqueurs de pluriel sur les noms dans les phrases. Le neuvième (TS 9) correspond aux classificateurs numériques (ex. variation de l'article indéfini selon que le nom est végétal, animal ou humain : *bois arbre* pour « un arbre », *bois bâton* pour « un bâton », *bois pieu* pour « un pieu », etc.). Le dixième (TS 10) concerne l'incorporation nominale (inclusion de l'objet nominal dans le verbe conjugué : ex. *je cou-arbre-pe* = « je coupe l'arbre », *je v-homme-ois* = « je vois l'homme »).

Nous avons retenu ces dix traits à titre d'échantillon représentatif, dans la mesure où il s'agit de caractéristiques d'une grande importance sur le plan de l'organisation grammaticale, peu susceptibles d'une variation aléatoire, en vertu du principe de robustesse des systèmes fermés, comme la phonologie et la grammaire, qui contraste avec la labilité des systèmes

⁷ La linguistique descriptive est une science pauvre sur le plan économique, artisanale dans ses méthodes et ses productions. A tel point qu'une grande partie du travail de description des langues d'une région aussi cruciale pour l'histoire de l'humanité que la Mésoamérique a été confié par la force des choses (et le fait accompli) à des institutions missionnaires protestantes (le *Summer Institute of Linguistics*). Si la recherche dans ce domaine avait bénéficié de crédits substantiels d'institutions non prosélytes qui se seraient engagées dans un travail empirique systématique à seules fins d'enrichir la connaissance et de bénéficier aux populations locales dans leur lutte contre la ségrégation raciale, la spoliation et la paupérisation, l'état des connaissances serait bien plus complet, dans des proportions difficilement imaginables pour les descripteurs bénévoles de la linguistique de terrain et de la linguistique appliquée. Des projets récents en faveur de la description des « langues en danger », comme ceux menés grâce à la Fondation Hans Rausing, en collaboration avec la SOAS de Londres (cf. <http://www.hrhelp.org/>), ou dans le cadre de l'opération ELPR (cf. http://www.elpr.bun.kyoto-u.ac.jp/index_e.html) apportent de nouvelles sommes documentaires pour la recherche future, mais l'ampleur de la tâche descriptive, encore à peine commencée, reste immense.

ouverts comme le lexique). Une langue n'adopte pas du jour au lendemain des traits de cet acabit, en raison de leur fonction hautement structurante pour le plan syntagmatique (notamment les TS 1, 2, 5, 7, 9, 10).

Trait structurel	TS. 1	TS. 2	TS. 3	TS. 4	TS. 5	TS. 6	TS. 7	TS. 8	TS. 9	TS. 10
	Det. = N Poss.	N Rel..	Num. Viges.	Ordre des Mots	Poss. Inalién.	Loc. dériv. Corpor	Afx. N Absolu tif	PL. ±ponc tuel	Class. Num.	N Incorp.
MAYA										
Huastec (tének)	+	+	+	VOS	+	+	+	+	-	-
Quichéan	+	+	+	VOS	+	+	+	+	-	-
Mam	+	+	+	VSO	+	+	+	+	-	-
Chol	+	+	+	VOS	+	+	-	+	+	-
Tzeltal	+	+	+	VOS	+	+	-	+	+	-
Yucatec	+	+	+	VOS	+	+	-	(+)	+	+
MIXE-ZOQUE										
Totontepec M	+	?	+	?	+	+	-	?	?	+
Oluta Pop.	+	?	?	?	+	?	-	-	+	+
Sayula Pop.	?	?	?	?	+	?	-	?	?	?
Copainalà Z	+	+	+	VOS	+	?	-	-	?	+
Sierra Pop.	+	+	+	?	+	+	-	-	+	+
Texistepec Pop.	?	?	?	?	+	?	-	?	+	+
TOTONAC	?	?	+	?	+	+	-	-	+	+
OTOMANGUEAN										
Otomi	+	?	+	VOS	+	+	-	+	-	-
Mixtec	+	-	+	VSO	+	+	-	(+)	-	+
Trique	(+)	(+)	+	VSO	+	+	-	+	(-)	+
Mazatec	+	+	+	SVO	+	+	-	+	-	?
Chocho	?	?	?	?	?	?	?	?	?	?
Chinantec	+	+	+	VSO	+	+	-	+	-	?
Zapotec	+	+	+	VSO	?	+	-	(+)	-	-
Tlapanec	+	+	+	(VOS)	+	+	-	+	(+)	+
HUAVE	+	-	+	SVO	+	?	(+)	+	+	?
CUITLATEC	+	(+)	+	SVO	+	?	?	+	?	?
TARASQUE	+	+	+	SVO	+	+	-	-	+	?
TEQUISTLATEC	+	+	+	SVO	+	+	-	-	-	?
XINCA	+	+	+	VOS	+	+	-	-	-	-
UTO-AZT. (Nahuatl)	+	+	+	VSO	+	+	+	-	+	+

Tableau 1. Dix TS mésoaméricains, d'après Campbell, Kaufman & Smith-Stark 1986 : 556 -557.

Les points d'interrogation indiquent des lacunes dans la documentation.

TS (Trait Structurel)	Det. = N Poss.	N Rel.	Num. Vigesimal	Ordre des Mots	Poss. Inaliénable	Loc. dériv. Corpor	Afx. N Absolu tif	PL. ±ponc tuel	Class. Num.	N Incorp.
	TS. 1	TS. 2	TS. 3	TS. 4	TS. 5	TS. 6	TS. 7	TS. 8	TS. 9	TS. 10
ARIDAMERIQUE										
Cora	(+)	-	+	VSO	+	+	+	-	-	+
Tepéhua septentr.	-	-	+	VSO	?	?	+	-	-	+
Autres, Uto-Azt. Mérid.	-	-	±	VSO	+	+	+	-	-	+
Uto-Aztecan	-	-	-	SOV	+	+	+	(+)	-	+

septentr.											
Coahuiltec	-	-	+	SOV	+	+	-	-	-	-	-
Tonkawa	-	-	-	SOV	-	-	?	-	-	-	+
Seri	?	-	-	SOV	+	?	?	?	-	-	?
Yuman	?	-	-	SOV	+	+	?	+	-	-	(+)
<i>AMER. CENTRE- MERID.</i>											
Lenca	?	?	?	SOV	+	?	-	?	-	-	+
Jicaque	?	-	-	SOV	-	?	-	+	-	-	-
Miskito	-	-	+	SOV	?	-	+	-	-	-	?
sumu	-	-	+	SOV	?	+	+	?	-	-	-
Paya	-	-	?	SOV	?	?	+	?	-	-	-
Guaymi	-	-	+	SOV	?	?	?	-	+	-	-
Bribri	-	-	-	SOV	?	-	-	-	+	-	+

Tableau 2. Comparaison avec deux aires adjacentes (Aridamérique au nord, Amérique centrale méridionale au sud) des dix TS mésoaméricains en morphosyntaxe, d'après Campbell, Kaufman & Smith-Stark 1986 : 556-557. Les points d'interrogation indiquent des lacunes dans la documentation.

Le tableau 1 est une matrice qui rend compte de la présence ou de l'absence des dix caractères retenus dans cet échantillon (un tiers du total, centré sur le lexique et la morphosyntaxe) dans les langues de Mésoamérique. Le tableau 2 met cette matrice en abyme en la comparant avec le sort des mêmes traits structuraux dans deux ensembles de langues amérindiennes, au nord et au sud de la Mésoamérique : les langues d'Aridamérique, documentées au nord du Mexique, en allant de Mexico City à la frontière des USA, et les langues d'Amérique centre-méridionale, attestées au sud de la Mésoamérique à proprement parler – au Costa Rica et au Nicaragua. Le lecteur peut ainsi se faire une idée sommaire mais efficace de la valeur de preuve de ces deux matrices en observant leurs relations de symétrie et d'asymétrie entre le centre (la Mésoamérique) et la périphérie (les deux aires adjacentes, au nord et au sud respectivement). Par exemple, si une franche asymétrie saute aux yeux entre les deux matrices, le tableau 1 abondant en indices positifs (signes +) tandis que le tableau 2 affiche massivement des index négatifs, alors il y a tout lieu de penser que les traits positifs de la matrice du tableau 1 correspondent bien à une convergence aréale : la somme des traits positifs partagés par les langues mésoaméricaines s'oppose clairement à la somme des traits négatifs, qu'ignorent les langues de la périphérie de l'aire qui nous intéresse. En revanche, si l'absence ou la présence des traits de la première sous-matrice (le tableau 1) se retrouve dans des proportions similaires dans la deuxième sous-matrice (le tableau 2), alors ces caractères ne sont pas suffisamment spécifiques pour relever d'une logique de convergence par contact, et relèvent soit de tendances universelles, soit de choix typologiques déterminés plus ou moins par le hasard ou par une logique d'implication de structures spécifiques aux langues, soit de phénomènes hérités dans des familles de langues, mais de manière très circonscrite, sans qu'on puisse parler de Sprachbund.

2.2. Une matrice prise au piège des relations de symétrie et d'asymétrie

Une manière de lire ces deux tableaux en fonction de leurs relations de symétrie et d'asymétrie consiste à appliquer les trois principes suivants, qui permettent d'aboutir aux caractérisations rassemblées dans le tableau 4. Le bilan de cette révision de la liste de TS infirme l'hypothèse du Sprachbund mésoaméricain, puisque seuls les TS 1, 2 et 4 résistent au test de cette grille de lecture, tandis que les autres traits relèvent de tendances universelles (GU) ou d'options typologiques (TS 4, 6, 8 pour GU ; TS 3, 7, 9 pour la typologie), voire de spécificités limitées à une famille de langues (TS 10).

- 1) principe de généralisation aréale au centre, de raréfaction ou d'absence à la périphérie : la plupart des langues du tableau 1 affichent un signe + pour le trait structurel observé, tandis que les langues du tableau 2, à la périphérie, affichent un index négatif. Cette asymétrie entre le centre et les aires adjacentes milite en faveur d'une diffusion aréale des traits, au-delà des limites entre familles de langues ;
- 2) principe de généralisation au centre et à la périphérie : le trait structurel se répartit de manière relativement unitaire entre le centre et la périphérie, créant un effet de symétrie entre les deux matrices, faisant pencher la balance vers des tendances universelles (GU = Grammaire Universelle), ou vers des options typologiques plus ou moins aléatoires (la distinction entre ces deux options relève d'une estimation fondée sur des arguments de typologie linguistique qui dépassent le cadre du présent article).
- 3) principe de concentration dans des familles de langues, indépendamment de leur localisation au centre ou à la périphérie de la Mésoamérique. Cette tendance s'observe nettement pour les langues uto-aztèques, réparties dans les deux zones, à l'endroit du TS 10 (incorporation de l'objet nominal dans la flexion verbale).

Det. = N Poss.	N Rel.	Num. Vigesima I	Ordre des Mots	Poss. Inaliénab le	Loc. dériv. Corpor.	Afx. N Absolutif	PL. ±ponc- tuel	Class. Num.	N Incorp.
TS. 1	TS. 2	TS. 3	TS. 4	TS. 5	TS. 6	TS. 7	TS. 8	TS. 9	TS. 10
Aréal	Aréal	Typolo- gique	VOS et VSO, aréale	GU	GU	Typolo- gique	GU	Typolo- gique	Spécifi- que à une famille

Tableau 3. Diagnostic d'analyse des distributions entre centre et périphérie : caractérisation des traits structurels

La valeur diagnostique de cette grille de lecture, toute pratique qu'elle puisse paraître, reste affaiblie, en premier lieu, par le grand nombre de lacunes dans l'attribution des caractères (ou TS) dans les deux tableaux précédents : on trouve en effet trop de points d'interrogation dans les cellules des matrices pour pouvoir se faire une idée précise des relations de symétrie et d'asymétrie ou du caractère hérité (par généalogie) ou diffus (par contact) des dix caractères retenus ici. Le cas du chocho (chocholteco, ou njigua), langue otomangue popolocane aujourd'hui sérieusement en danger, est particulièrement frappant pour l'échantillon de dix traits retenu ici. La matrice est certes riche en informations et en perspectives, mais elle fonctionne selon une logique ensembliste qui veut que le Sprachbund mésoaméricain soit la somme des caractères partagés entre les langues de l'aire en question, confortée par la somme des caractères non partagés par les langues environnantes. En second lieu, cette grille de lecture reste confinée aux données de la matrice de Campbell, Kaufman & Smith-Stark, ce qui ne permet pas de la mettre à l'épreuve sur une échelle plus large de comparaison. Or, une telle extension de l'analyse est souhaitable. Il suffit de penser à l'incidence des universaux (ou l'incidence de la GU) qui conditionne le fonctionnement d'un trait structural aussi important et à première vue caractérisable comme aréale – le TS 1 –, qui n'est pas placé en tête de liste par hasard, car il est généralement jugé comme caractéristique de la convergence structurale mésoaméricaine⁸. Or, sa pertinence en tant que trait aréale par excellence en ce qui concerne le Sprachbund mésoaméricain mérite d'être débattue. Ainsi, en norvégien, « la maison du voisin » se construit comme 'le voisin sa maison' (*grannen sitt hus*), en créole mauricien on trouve une structure semblable : *mo papa so lisyen* = « le chien de mon père » (littéralement *mon père son le-chien*) et des tours équivalents aux parataxes du

⁸ Rappel : TS 1 = détermination par possession nominale (« la maison de l'homme » exprimé comme « sa maison l'homme »).

français oral comme « mon père, son chien... »⁹. Le TS 3, de la numération vigésimale, n'est jamais rien d'autre qu'un mécanisme de numération très simple – attesté, du reste, dans nombre de langues d'Europe sans qu'on puisse l'expliquer par héritage ni par contact –, aisément transférable de langue à langue, motivé par les vingt doigts du corps humain répartis sur les quatre membres, et nous pourrions continuer à démonter ainsi chaque TS de la liste, au point que c'est davantage, non sans une dose de circularité, le contraste entre les deux matrices de traits – mésoaméricains dans le tableau 1. et péri-mésoaméricains dans le tableau 2. –, plutôt que la pertinence intrinsèque de ces traits structurels, qui justifie en dernier recours la notion de *Sprachbund*. Autant dire que ce construit, aussi monumental soit-il, s'avère, en toute rigueur, n'être guère plus qu'un château de cartes. Or, il n'existe pas de traits structurels aréaux en soi dans les langues du monde. La qualification de traits structuraux en tant que tels dépend de l'issue d'un protocole de découverte et de preuves agencées selon les quatre logiques évoquées au fur et à mesure de notre examen des faits contenus dans les tableaux 1 et 2, résumé dans le tableau 3 : caractères universaux (GU), typologiques, généalogiques ou hérités (autrement dit, *spécifiques*), diffus ou de contact (autrement dit, *aréaux*). On voit donc que les relations de symétrie et d'asymétrie internes à la matrice de Campbell & al. (1986) n'ont une valeur de vérité que toute relative, dès que l'on augmente l'angle de vision à l'échelle des langues du monde.

Puisque l'état lacunaire et les contradictions de la matrice fondatrice du Sprachbund mésoaméricain de Campbell & al. (1986), en tant que construit élaboré à partir des données grammaticales, ne permet guère de confirmer l'ontologie de cette « union de langues », quelle solution peut-on envisager pour observer le contact de langues dans cette région dont la très haute densité des interactions internes a été démontrée par deux siècles d'archéologie et de multiples témoignages historiques de chroniqueurs depuis la « Conquête » ? Une solution consiste à examiner la distribution spatiale des emprunts mixte-zoque (olmèques, ou épiolmèques) et nahuas (aztèques) ainsi que les emprunts endogènes dans une famille dont l'importance et la cohérence interne sont par ailleurs largement reconnues : les langues mayas. C'est ce que nous allons faire dans la section suivante, afin d'aboutir à une hypothèse concurrente de celle du Sprachbund : celle du *maillage complexe*¹⁰. Le monde maya nous servira donc d'observatoire et de prisme pour suivre les méandres du contact à travers des versants, des couloirs et des poches de condensation et de réfraction, plutôt que des vagues ou des ondes de diffusion se déployant harmonieusement à partir d'un centre.

3. Versants et réseaux de contact mayas¹¹

Le monde maya¹² (ou *Mayab'*, selon le néologisme maya en vigueur), qui forme une vaste région à l'est des cultures mésoaméricaines du haut plateau central (Teotihuacán), des régions toltèque (Tula), zapotèque (Monte Albán) et mixtèque¹³, se divise en trois grands

⁹ Exemples tirés de Hazaël-Massieux 2009 : 34.

¹⁰ Je remercie Patrick Sériot, de l'Université de Genève, d'avoir attiré mon attention sur ce concept.

¹¹ Toutes les données mentionnées dans cette section proviennent du dictionnaire étymologique maya de Kaufman & Justeson (2003). Par manque de place, nous n'avons pu introduire ici les nuances suggérées dans Wichmann 1998, qui figureront dans une version destinée à un public plus spécialisé. On consultera aussi utilement Wichmann & Brown 2002 et Wichmann & Hull 2009.

¹² On trouvera une synthèse critique et stimulante des connaissances archéologiques sur les Mayas dans Demaret 2004, et on consultera Gendrop 2005 [1978] (v. notamment la chronologie, pp. 10-11 et la carte tripartite pp. 16-17), et Baudez 2004, pour un panorama général sur l'histoire et l'archéologie maya.

¹³ Une présentation fort bien documentée et conceptualisée du complexe culturel mésoaméricain permet de mieux comprendre l'articulation interne et externe de ces aires culturelles : Blanton & al. 1993 [1981]. Leur analyse est fondée sur un modèle quadripartite : *scale*, *complexity*, *integration*, *boundedness* autrement dit : échelle ou grandeur relative, complexité, intégration verticale et horizontale, confinement. Ce dispositif permet de sortir du corrélationnisme (l'équation naïve *une aire linguistique = une langue précolombienne*) pour envisager les phénomènes de manière davantage réticulaire, et permet aux auteurs de proposer une typologie fine

sous-ensembles : l'aire septentrionale des basses terres de la culture (post)classique maya, l'aire centrale de la culture classique du Petén et du fleuve Usumacinta, l'aire méridionale des hautes terres mayas et de la côte pacifique (Escuintla), qui attestent une continuité du préclassique au postclassique maya¹⁴. Pour simplifier, en termes écologiques et géographiques, ces trois régions peuvent se caractériser au nord, comme une vaste savanne tropicale de terres chaudes, au centre comme un complexe de canyons (Altos du Chiapas), de marais et de zones lacustres, de montagnes et de hauts-plateaux entrecoupés de plaines fertiles et de zones lacustres et volcaniques. Les langues yucatécans se répartissent entre les terres basses du nord et du centre, les langues cholanes et tzeltalanes s'étendent dans un vaste bloc central extrêmement diversifié sur le plan du relief, parcouru de couloirs et de bassins fluviaux, à travers des canyons tropicaux verdoyants, tandis que les langues de l'ensemble q'anjob'al, maméan et quichéan, sont à la fois compartimentées et en situation de contact et de chevauchement permanent dans le vaste déploiement de pains de sucres montagneux qui, au Guatemala, compose toute une gamme de versants inclinés vers la côte Pacifique¹⁵. On suppose que le contact entre la culture et le pouvoir politique olmèques et les peuples mayas s'est fait depuis les grands sites de la côte du Golfe du Mexique vers les Hautes terres du Guatemala en passant par le labyrinthe fluvial et de canyons du centre, vers les sites du littoral pacifique (Izapa, Abaj Takalik, La Victoria, etc.). L'attrait des ressources minérales (obsidienne, silex, jade), de la faune et de la flore de l'aire méridionale maya, aurait fait l'effet d'un puissant attracteur pour la culture olmèque, menant à une forte implantation dès le préclassique mésoaméricain. Les Olmèques, dont la civilisation se développait dans un delta situé au sud de l'arc Caraïbe, dans des terres basses, devaient en effet étendre leur influence sur les hautes terres du sud-est de la Mésoamérique à la fois pour y tailler les blocs de basalte de leur statuaire monumentale et pour s'approvisionner en minerais précieux et en ornements.

Cette orientation sur un axe nord-ouest/sud-est, du Golfe du Mexique vers la côte pacifique en passant par la zone lacustre et volcanique des terres quichéanes explique que plupart des emprunts mixe-zoque ont pour foyer d'implantation les hautes terres du Guatemala. La répartition géographique des emprunts fait également apparaître le rôle des versants peuplés par les peuples q'anjob'al, à hauteur de la frontière actuelle entre le Mexique et le Guatemala, au sud de l'Etat mexicain du Chiapas, à travers les canyons ou cañadas qui sillonnent l'important massif montagneux des Altos, de La Meseta à Ocosingo, aux portes de la forêt Lacandon, qui sera l'un des foyers de développement du classique maya. La zone nord du monde maya reste le plus souvent à l'écart de ces flux, alors qu'elle sera un foyer important de diffusion d'emprunts internes au domaine maya lors des périodes classique et postclassique, rayonnant sur les langues du centre et du sud. Cet adstrat mixe-zoque du préclassique présent deux caractéristiques majeures : d'une part, un grand unitarisme sur le plan de la forme des mots empruntés, qui varient peu dans leur prononciation et leur procédés de formation, d'autre part, une diversification du sens des termes empruntés. Les champs sémantiques se répartissent entre des termes liés à l'agriculture et à la préparation des aliments (la tomate, la gourde, pétrir la pâte de maïs, la plaque de pierre calorifère servant à cuire les galettes de maïs), des termes liés au complexe idéologique et rituel de la culture olmèque (les mots désignant l'enfant, la lune, les nuages, la flamme, l'encens), et quelques termes liés à la faune, comme le chat sauvage, le chien ou le canard. Or, ces termes, bien que largement répandus dans l'espace des langues mayas, attestent des variations subtiles de sens

des foyers de développement du néolithique mésoaméricain, autour de trois études de cas (vallée de Mexico, vallée de Oaxaca et terres basses Mayas). Cf. la synthèse de Nigel Davies (1982) pour un panorama et une chronologie très pédagogiques des aires et des phases culturelles de la Mésoamérique.

¹⁴ Cf. la carte très explicite de Paul Gendrop ([1975]-2005 : 16-17).

¹⁵ Cette structuration de l'espace en Mésoamérique anthropisé sur un continuum de sols et de microclimats étagés sur des versants allant des terres hautes aux terres basses est très finement décrite dans Dehouve 1974.

d'une contrée à l'autre : le terme pour « enfant » peut aussi bien signifier « nouveau-né » que « fils d'un homme » ou « fils d'une femme », ou encore « adolescent » ou « garçon » – ce qui n'a rien d'anodin, quand on sait l'importance de la figure de l'enfant dans l'iconographie et l'idéologie olmèque du pré-classique mésoaméricain.

Une troisième couche ou strate d'emprunts, parallèlement à l'adstrat mixe-zoque du préclassique et l'adstrat endogène maya du classique et du postclassique, est représentée par les emprunts au nahuatl, langue uto-aztèque qui était celle des Aztèques de la période postclassique, et qui s'implanta et rayonna comme langue impériale dans la dernière période de la Mésoamérique précolombienne – le postclassique. Cet adstrat se caractérise par deux tendances : d'une part, l'hétérogénéité de la forme des mots, qui varient d'un sous-ensemble de langues mayas à l'autre, parfois sur de courtes distances, laissant supposer que les emprunts aztèques s'infiltrèrent selon une logique d'importation, par poches dialectales, de loin en loin (endémisme) ; d'autre part, leur sémantisme, lié aux échanges ou au marché (noms du panier et de contenants, fruits, oignons, cactus comestibles), à l'urbanisme (noms de la ville, du village, de l'adobe et des matériaux de construction) et surtout, à une faune hautement symbolique, apanage de l'idéologie impériale mexicaine diffusée par le pouvoir aztèque : l'aigle, le cerf. Cette fois, l'épicentre de diffusion de ces emprunts, à une distance de près d'un millier de kilomètres du foyer d'origine, est situé massivement dans les hautes terres du Guatemala, et se répartit entre les langues maméanes (mam, teko, awacatèque, ixil) et les langues quichéanes (k'iche', kaqchikel, tz'utujil, q'eqchi', langues poqom), laissant les langues q'anjobalanes ainsi que la plupart des langues des régions centre et nord du monde maya hors de leur rayon d'influence. Tout se passe comme si ces emprunts étaient parachutés dans les versants montagneux et les vallées des hautes terres guatémaltèques, dans un état de fragmentation qui s'accorde bien avec les configurations atomisées du pouvoir politique dans cette région du Mayab' – des seigneureries indépendantes et rivales, entretenant un jeu complexe de relations d'alliance et d'antagonisme.

Quoiqu'il en soit, l'étude des adstrats mixe-zoque, nahuas et endogènes aux langues mayas dans cette vaste aire culturelle extrêmement diversifiée qu'est le domaine maya, fait apparaître une dynamique bien plus complexe que celle du tableau 1. Une analyse en granularité fine de ces phénomènes de contact par excellence que sont les emprunts lexicaux, loin de confirmer l'idée d'une convergence massive ou par vague dans le monde mésoaméricain, fait apparaître une trame composée de noyaux, de relais, de versants, de failles. A travers ces adstrats, c'est toute l'histoire des contacts entre les multiples composantes linguistiques du tableau 1 qui apparaît, non pas dans une logique monolithique, mais plutôt dans une dynamique de constante mise en abyme d'asymétries de contenu (sémantique, sens des mots) ou de forme (réalisation sonore et formation des mots). Ainsi, le relatif unitarisme sémantique des emprunts mixe-zoque n'empêche pas pour autant un grand raffinement des connotations ou spécifications de sens dans les différentes langues mayas, qui suit de près les frontières entre sous-groupes de langues (q'anjob'alan, maméan, quichéan, etc.), dans une logique de réseaux sociaux¹⁶, de relais, de ligne de partage entre massifs, de rayonnement en spirale, notamment à partir de ce carrefour de diffusion de l'adstrat mixe-zoque qu'est la région des langues q'anjob'alan, dans la Sierra Cuchumatán. L'intense diversification de la forme des emprunts nahuas – autrement dit, aztèques – suit une logique analogue, mais dans un espace bien plus compact, encaissé dans les versants montagneux des hautes terres méridionales, près de mille ans après le rayonnement olmèque. Tout se passe

¹⁶ Cf. Mercklé 2004 : 6-21 et 70-91. Sur le plan épistémologique, un concept fort de la sociologie des réseaux, qui falsifie l'unitarisme du Sprachbund, est celui de « réseaux à trous structuraux » (Mercklé, *id.* : 60-64), qui rend compte des liens forts et des liens faibles, des asymétries de contact et de pouvoir. Une telle notion fait d'autant plus apparaître l'inconvénient des simples lacunes (données négatives, non qualifiées sur le plan réticulaire) des tableaux 1 & 2 (ou matrice de Campbell, Kaufman & Smith-Stark).

comme si le contact olmèque tenait davantage de l'implantation et du rayonnement, tandis que le contact aztèque avait agi par importation (par poches et enclaves, ou comptoirs, têtes de ponts) et par superposition (intégration d'élites dominantes, militaires ou marchandes). En outre, les données sont bien moins lacunaires et bien plus discrètes (autrement dit, aisées à observer, saillantes) dès qu'on observe la diffusion lexicale, alors que nous avons vu combien les données concernant la morphosyntaxe et l'organisation générale de la langue (système de numération, formation des prépositions et des phrases) posent infiniment plus de problèmes de description et d'interprétation.

4. Conclusion

J'ai expliqué dans ce qui précède que la contribution de Campbell & al. 1986 a été une tentative historique audacieuse et salutaire de démontrer par une matrice de traits convergents que la Mésoamérique était bel et bien un *Sprachbund*, voire l'un des plus exemplaires identifiables sur la planète, au même titre que le célèbre *Sprachbund* balkanique. Or, une analyse critique des critères retenus dans cette matrice d'une part, et un examen des phénomènes de contact entre familles de langues de cette région, observés à travers les adstrats lexicaux dans les langues mayas, incitent à la prudence, voire infirment l'hypothèse d'un *Sprachbund*. Plutôt que de chercher à démontrer l'existence d'un *Sprachbund*, dans une perspective qui fait du contact de langues en Mésoamérique un grand complexe monumental si massif qu'il n'a plus qu'un sens unique, qu'une seule histoire, et qu'il ne constitue plus qu'une seule masse informe, j'ai tenté de montrer, à partir des emprunts mixe-zoques, nahuas et endogènes aux langues mayas, que l'étude des emprunts lexicaux (ou *adstrat*) permet d'analyser les dynamiques de contacts bien plus en finesse. Au lieu de contempler de magnifiques ruines colossales inhabitées depuis les Olmèques, on s'intéresse alors aux échanges entre les habitants – les locuteurs, disposant d'un répertoire linguistique plus ou moins plurilingue, plus ou moins exposé au contact avec des élites dominantes ou des groupes sociaux confédérés –, dans les habitations de tous styles qu'ils ont construit dans ces ruines au cours des âges, en fonction des routes commerciales et d'alliances politiques ou matrimoniales. Ces constructions sont parfois similaires, hétérogènes, parfois antagonistes, mais elles ne sont en rien massives. Elles témoignent de l'existence d'une vaste mosaïque polycentrique, sans pour autant aboutir à un conglomérat atomiste.

Le *Sprachbund* mésoaméricain revêt par ailleurs un intérêt particulier en termes de ressources documentaires interdisciplinaires. Il s'agit même d'une urgence, dans le contexte actuel de disparition rapide du patrimoine linguistique mondial (la question des *langues en danger*). En effet, nous avons vu combien les données de 1986, qui fondent l'hypothèse d'un *Sprachbund* mésoaméricain étaient encore lacunaires, y compris concernant les langues mixe-zoque, supposées être les héritières du préclassique mésoaméricain, ou *période olmèque*. A ce titre, les langues amérindiennes, encore en usage aujourd'hui, mais soumises depuis la mondialisation de ces trente dernières années à une pression assimilatrice sans aucun équivalent depuis la période coloniale de l'après-« conquête », constituent pourtant un témoignage aussi précieux de l'histoire du continent américain et de l'humanité que les sites archéologiques et la description anthropologique¹⁷. On voit donc que l'appauvrissement de la diversité linguistique de la planète constitue une perte de mémoire irréparable. Loin d'être un phénomène aussi inévitable que nécessaire, la disparition des langues est le résultat de

¹⁷ C'est d'ailleurs l'un des principaux objectifs du projet quinquennal réalisé dans le cadre de l'IUF, coordonné par l'auteur, en collaboration avec Vittorio dell'Aquila (CELE), Alain Kihm (CNRS-Paris 7) et Gilles Polian (Ciesas, Mx) que de reprendre, systématiser, valoriser, revisiter et compléter l'inventaire des données linguistiques mésoaméricaines. Une opération importante de ce projet consiste à cartographier les données, et restituer la dimension géolinguistique de l'observation des données, sans laquelle aucune analyse et critique des phénomènes de contact et de diffusion aréale ne sont possibles.

conquêtes violentes, de ségrégation, de discrimination raciale et d'inégalités socioéconomiques, aboutissant à un écrasement de l'histoire, qui accompagne l'écrasement des vies, des mémoires et des cultures. Du point de vue de l'écologie humaine, les conséquences de cet effacement de la mémoire et de la répression des contre-pouvoirs entrent en flagrante contradiction avec les tendances co-évolutives des peuples inscrites dans la longue durée. Les aires de convergence linguistique, ou *Sprachbünde*, en dépit de leur degré élevé, voire trop élevé de falsifiabilité, en termes d'épistémologie popperienne, sont autant de prismes pour observer ou sonder les tendances co-évolutives de l'histoire de l'humanité. A ce titre, la Mésoamérique, malgré les lacunes de sa documentation constituée, par sa diversité linguistique et culturelle et la capacité de résistance des peuples amérindiens à l'anéantissement et à l'écrasement de l'histoire, une région du monde particulièrement riche en enseignements sur le passé et l'avenir de l'Homme. En réponse à la question qui a traversé cet article, je dirai que l'aire de convergence structurale mésoaméricaine se définit avant tout comme une *aire de maillage complexe*, de co-évolution en mosaïque, dont le caractère multiplexe dépasse de loin la simple notion de *Sprachbund*, sans que cette notion perde pour autant de son pouvoir heuristique et de sa salutaire invitation à dépasser l'ethnocentrisme de nos construits historiques européens – « culture-mère », *Sprachbund* balkanique, aires culturelles liées de manière trop univoque à des langues ou à des civilisations.

Références

- BAUDEZ Claude-François, *Les Mayas*, Paris, Les Belles Lettres, 2004.
- BLANTON Richard, KOWALEWSKI Stephen, FEINMAN Gary, FINSTEN Laura, *Ancient Mesoamerica. A Comparison of Change in Three Regions*, Cambridge, Cambridge University Press, [1981] 1993.
- CAMPBELL Lyle & KAUFMAN Terrence, « A Linguistic Look et the Olmecs », *American Antiquity*, 1976, n° 41-1, p. 80-89.
- CAMPBELL Lyle, KAUFMAN Terrence & SMITH-STARK Thomas, « Meso-America as a Linguistic Area », *Language*, 1986, n°62-3, p. 530-569.
- DAVIES Nigel, *The Ancient Kingdoms of Mexico*, Londres, Allen Lane, 1982.
- DEHOUE Danièle, *Corvée des saints & luttes de marchands*, Paris, Klincksieck, 1974.
- DEMAREST Arthur, *Ancient Mayas. The Rise and Fall of a Rainforest Civilization*, Cambridge, CUP, 2004, traduction Française Duran Simon & Canal Denis-Arman, *Les Mayas*, Paris, Tallandier, 2007.
- GENDROP Paul, *Les Mayas*, Paris, PUF (Que Sais-je ?) [1978] 2005.
- GENDROP Paul & HEYDEN Doris *Architecture mésoaméricaine*, Paris, Gallimard/Electra, [1980] 1994.
- HAZAËL-MASSIEUX Marie-Christine, « Quand Aurélien Sauvageot parlait de récréation et d'aménagement dans les langues, *Etudes Finno-Ougriennes*, 2009, n° 41, p. 27-43.
- KAUFMAN Terrence & JUSTESON John A *preliminary Mayan Etymological Dictionary*, Foundation for the Advancement of Mesoamerican Studies, 2003. Accessible en ligne sur <http://www.famsi.org/reports/01051/pmed.pdf>.
- KLINKENBERG Jean-Marie, *Précis de sémiotique générale*, Paris, Seuil, 1997.
- MAGNI Caterina, *Les Olmèques. Des origines au mythe*, Paris, Seuil, 2003.
- MERCKLE Pierre, *Sociologie des réseaux sociaux*, Paris, La Découverte, 2004..
- SCHELE Linda & FREIDEL David *A Forest of Kings. The Untold Story of the Ancient Maya*, New York, Quill & Morrow, 1990.
- WICHMANN Søren, *The Relationship among the Mixe-Zoquean Languages of Mexico*, Salt Lake City, UUP, 1995.

WICHMANN Søren « A conservative look at diffusion involving Mixe-Zoquean languages », in BLENCH, Roger & MATTHEW Spriggs (eds.), *Archaeology and Language II: Archaeological Data and Linguistic Hypotheses*, London, Routledge, 1998, p. 297-323.

WICHMANN Søren & BROWN Cecil, «Contacto lingüístico dentro del área maya : los casos del ixhil, el q'eqchii' y del chikomuselteco », *Pueblos y Fronteras*, 2002, n° 4, p. 133-167.

WICHMANN Søren, BELIAEV Dmitri & DAVELTSHIN « Posibles correlaciones lingüísticas y arqueológicas involucrando a los olmecas », in Uriarte, María Teresa and Rebecca B. González Lauck (eds.), *Olmeca. Balance y perspectivas. Memoria de la Primera Mesa Redonda*, Universidad Nacional Autónoma de México & Consejo Nacional para la Cultura y las Artes & Fundación Arqueológica del Nuevo Mundo, Universidad Brigham Young, México : 2008, p. 667-683.

WICHMANN Søren & HULL Kerry «Loanwords in Q'eqchi', a Mayan Language of Guatemala », Haspelmath, Martin & Uri Tadmor (eds.), *Loanwords in the World's Languages. A Comparative Handbook*, Berlin/New York, Mouton de Gruyter, 2009, p. 873-896.